Document généré le 24 avr. 2024 13:28

XYZ. La revue de la nouvelle

Le monde de Christina

Françoise Khoury

Numéro 66, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4046ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Khoury, F. (2001). Le monde de Christina. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 33–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le monde de Christina

Françoise Khoury

Mes iris coupés s'accrochent aux parenthèses parfaites d'air et de lumière entre les barres. Parfois dans le jour, les barres se jumellent aux ombres. Les ombres s'élargissent et chassent les parenthèses. Je ne distingue plus les étroites trouées de clarté. Elles se dénudent de leurs limites pour s'envelopper de sombre. Et je ne vois plus qu'une masse compacte de nuit.

J'ai été arrêté sans résistance. Je les ai laissés me mettre les menottes calmement. Tout cela est dans l'ordre des choses. Je n'ai rien à y redire. Tout a commencé par ma rencontre avec Christina. La femme aux secrets. La femme sans visage. Christina, de prononcer son nom m'émeut encore.

Je ne sais qu'une chose, c'est que j'aime une toile, *Le monde de Christina*, plus que tout. Je l'ai vue dans un livre la première fois. Quelques jours plus tard je m'envolais pour les États-Unis, je devais me rendre dans ce musée, je devais voir de près la cause de mon trouble, chercher les réponses à ma confusion soudaine.

Une mèche des cheveux noirs de Christina s'enfuit du reste de l'épaisse chevelure retenue avec négligence au ras du cou. C'est l'été, l'air léger essuie le paysage. Christina a mis sa robe rose à manches courtes. Une auréole lumineuse entoure la maison, au loin, et délimite le voisinage entre blés arasés et herbes hautes. Son corps bredouille. Elle n'est pas assise, pas debout. Elle n'est pas couchée. Son poids se partage entre son bras et sa hanche, sur le sol. Elle semble s'apprêter à un mouvement. Les mains ne se décident pas franchement à s'appuyer à plat par terre. Les doigts sont repliés. Les poings ne sont pas fermés. Les premières phalanges apparaissent. Vouloir se lever ainsi, c'est bouger avec douleur. Tout son être tend vers la maison. Mais les jambes de Christina semblent ne pas répondre, comme atrophiées.

J'aime la cheville de Christina, posée, fine, fatiguée, sur l'herbe, habillée d'un bas blanc porcelaine. Cheville qui se repose

tandis que les muscles du bras sont tendus. Peau de talc de ses bras maigres, trop maigres pour l'effort, trop seuls, abandonnés du reste du corps. Fragile Christina à la force éclatée, à la volonté tiraillée.

J'ai passé mes journées dans ce couloir du musée à contempler Christina, posée là dans un lieu de passage. Je me suis rêvé audacieux pour la voler, l'emporter, l'enlever, la posséder tout seul. La mettre quelque part où son éclat ne brillerait que pour mes yeux. J'ai passé des heures à imaginer ses traits, son visage. Avait-elle les yeux aussi noirs que ses cheveux, les lèvres aussi pâles que sa robe, le front aussi haut que son appel ? Pourquoi la maison semblait-elle abandonnée ? La porte ouverte sur une obscurité effrayante. Pourquoi une échelle se dressait-elle sur la façade, atteignant la toiture ? Et les traces creusées dans la terre par des roues étaient-elles le signe d'un départ, ou d'un chemin qui ne mène nulle part ?

Quel est le monde de Christina ? Je me pose les mêmes questions, inlassablement. Où veut-elle aller ? Cherche-t-elle à fuir ou a-t-elle été abandonnée ?

Je l'aime immobile. Parfois je voudrais qu'elle s'anime, sentir la chaleur d'un corps vivant. Mais je l'aime immobile. C'est ainsi qu'elle est immortelle. Elle ne vieillira pas, ne me verra pas vieillir. Ses cheveux ne blanchiront pas. Ils resteront pour toujours noir d'ébène.

Cette nuit j'ai rêvé que son visage se tournait enfin vers moi. Lentement, je voyais la tête bouger, mon cœur battait, j'avais peur. Son visage m'apparaissait peu à peu, ridé, défiguré, déjà mort, et son regard perçant me dévisageait avec haine. Je me suis éveillé en hurlant.

Un matin, j'ai entendu des visiteurs du musée parler de l'endroit où Christina avait été peinte. Je suis sorti presque en courant et j'ai pris l'autocar pour la campagne.

Une longue côte brisée et la mer bleu marine. Un soleil sans chaleur et du vent, beaucoup de vent. Dans l'autocar, des gens silencieux. Une paix intérieure, une sérénité me clôt doucement les yeux. Je vais à sa rencontre. Je vais la voir peut-être et comprendre enfin. Mon trouble et mes désordres s'évanouiront.

J'étais le seul à descendre à cet arrêt, perdu au milieu des champs, et j'ai marché, marché. De loin j'ai reconnu la maison, je me suis arrêté et je suis resté longtemps la regarder. Il n'y avait personne alentour. Elle était comme sur la peinture, abandonnée, presque délabrée. C'est là, devant cette maison, que Christina avait été peinte. Mais il n'y avait personne. On n'entendait que le vent dans les herbes hautes. Un vent siffleur qui me donnait mal aux oreilles. Je ne me suis pas aventuré plus avant. Je ne voulais plus. Alors j'ai rebroussé chemin. Attendre l'autocar de retour.

Je ne connaîtrai jamais son visage. J'ai effacé tout son corps, elle n'existe plus. Christina est morte, j'ai mélangé le jaune et le rose sous les jets d'une fiole d'acide. Mais aucune paix ne m'est accordée pour autant. Elle est là encore, figée dans mon regard. Elle est là dans mes rêves comme dans mes cauchemars. Elle est là même quand je ferme les yeux.